

PRÉFACE

Marcel OTTE
Professeur de Préhistoire

Le paysage s'ouvre sur les steppes européennes, jadis parcourues par les populations humaines durant des dizaines de millénaires. La démographie était alors très faible (0,1/km²), et ces steppes, étaient presque toujours en apparence vides. Mais, les pistes qui les traversent « appartiennent » aux nomades qui y vivaient, comme aujourd'hui dans les déserts en apparence dépeuplés. La rareté des traces perdues dans de si puissants dépôts limoneux, se présente comme une absence anthropique, en totale opposition avec ces mêmes étendues, aujourd'hui si intensément exploitées par l'agriculture (350 habitants au kilomètre-carré !). Les ressources étaient alors contenues dans la faune, si abondante dans de tels milieux, et dans la flore intensément exploitée chez tous les peuples de la steppe. L'acidité des limons a rapidement détruit les vestiges organiques, réduits à de rares restes osseux travaillés (et ainsi préservés).

Les superbes éclats Levallois, élaborés, isolés et amenés là à partir de loin, condensent une merveille de significations. Ils témoignent d'une programmation d'activités, prévues pour un futur proche, et incarnées par les techniques combinées dont ils portent les traces. Ces signes agissent tels des miroirs : une pensée complexe en amont leur a donné forme, elle vient s'opposer à une séquence gestuelle bien concrète en aval. Entre les deux, des stigmates de modalités d'utilisation, aussi clairement manifestées que les étapes d'élaboration mécanique. Toute la pensée du Paléolithique moyen s'y trouve concentrée : au plus l'action se trouve-t-elle déléguée dans le futur, au plus elle requiert une élaboration conceptuelle préalable, comme ces élégants artefacts en témoignent.

Vers 70 000 ans donc, le cheval aurait été abattu puis découpé à l'aide de ces éclats Levallois, emmanchés et utilisés comme couteaux, dans la chair animale. S'il s'agissait d'abattages sur place, aucune trace n'en a été conservée, du moins pas observée. La lance de bois paraît correspondre à l'arme la plus probable, propulsée à la main comme à Schöningen. Le rapport au gibier aurait été alors plus proche que plus tard avec la technologie du Paléolithique supérieur. Il pouvait aussi s'agir d'armes d'hast (tenue à la main) à la manière de la chasse aux sangliers, et surtout efficace pour les gibiers qui chargent dans leur fureur. L'éthologie pourrait nous indiquer si ce schéma opératoire se trouverait compatible avec le comportement des chevaux sauvages : dans quelles conditions chargent-ils l'Homme ? Rien n'empêche d'ailleurs de penser qu'une chasse à ce point orientée vers une seule espèce, au même emplacement, n'ait pas davantage possédé une valeur symbolique qu'alimentaire.

Vers 28 000 ans, ce paysage contient plusieurs concentrations ovalaires, elles suggèrent l'emplacement d'habitats bâtis et mobiles. La densité d'occupation spatiale augmente avec le Paléolithique supérieur et elle justifie la présence de telles unités domestiques plus diversifiées. Les activités y sont plus variées et, surtout, le travail de la pierre présente un infléchissement opportuniste, bien davantage marqué par un souci d'utilité immédiate. Comme si les considérations prévisionnelles avaient été déplacées vers les procédés techniques qui semblent applicables partout, en toutes circonstances, et ce sont eux qui se déplacent sous une forme conceptuelle, et non plus leurs seuls produits qui en importaient leurs utilités. Ce basculement est bien propre au Paléolithique supérieur, toujours porté vers la mobilité (dont la lame témoigne), la diversité des activités et l'immense unité des traditions définies à travers l'Europe. Cette cohérence culturelle n'est rendue possible que par la souplesse des réseaux établis sur les paysages divers où s'articulent des modes de vies variés mais cohérents.

La situation, la datation, les procédés évoquent clairement le site de Maisières, comme les auteurs l'ont bien compris. Mais où les activités s'inversent : les déplacements se substituent à des performances de virtuoses réalisées sur l'excellent silex noir récolté localement dans une extrême abondance. Havrincourt illustre comme un mode d'extension, de mobilité étendue, propre aux populations gravettiennes, en Europe septentrionale. Toute porte à croire qu'elles se retrouveront parmi les composantes du Périgordien d'Aquitaine, où s'émoussent les velléités de réseaux européens, peut-être par les rigueurs climatiques nouvelles. Il reste alors étrange que jusque ici Havrincourt n'ait pas fourni de traces des retours des migrations ultérieures mieux adaptées à la péjoration climatique.

Elles existent pourtant partout ailleurs, autant dans le nord de la France qu'en Belgique, et jusqu'en Allemagne. L'enregistrement sédimentaire ne les a peut-être pas conservées, ou encore furent-elles emportées par les érosions récentes. Voilà une sollicitation pour de futures prospections.

Que d'excellences ont été exprimées dans la maîtrise de ce gigantesque « sauvetage » ! Les plus raffinées des pertinences y ont été activées par le plus authentique enthousiasme. Et comme, à l'évidence, travaux d'aménagement et connaissances anthropologiques anciennes peuvent faire bon ménage ! Au fond, l'une et l'autre démarches procèdent d'un seul esprit : atteindre une meilleure humanité, dans son monde matériel et dans sa modalité spirituelle ; c'est donc encore possible....